

## La bisounourserie

Nous sommes à quelques jours de Noël. Alors que je sors de chez moi pour aller en course, je croise une voisine qui rentre des siennes. Elle revient les bras chargés d'un des marchés de quartier les plus importants de la ville. Un marché que je connaissais bien, et que j'ai vu, au fil des années, envahi par les revendeurs extra-européens, au point que les paysans autochtones ont fini par quasiment disparaître et qu'on ne le reconnaît plus. Nous nous saluons et échangeons quelques mots au passage. « Je viens de X (le nom du marché), me dit-elle ; j'y vais de bonne heure, il y a moins de monde. ». Puis elle précise : « J'aime le mélange des cultures. » Je lui réponds : « J'ai habité à côté. J'en suis parti. » Elle me regarde de ses yeux étonnés : « Ah, vous êtes parti ? » J'allais lui préciser ma pensée, lorsqu'une personne sortant de chez elle l'interpelle. L'échange s'arrête là.

Et voici ce que j'aurais répondu à la dame, en développant ici. Vous avez raison, madame. j'ai à l'esprit les cas de personnes qui ont rencontré le mélange de cultures et y ont été confrontées personnellement.

Je pense à la petite Lola à Paris, 12 ans, violée, égorgée, puis démembrée par une marocaine demi-folle sous le coup d'une OQTF (obligation de quitter le territoire français).

Je pense à cette autre fillette de Sedan, Loana, âgée de 10 ans, violée puis assassinée par un quinquagénaire voisin de la famille, appartenant à la communauté qu'on appelle pudiquement « gens du voyage ».

Je pense à Lilibelle, dans l'Essonne, une jeune adolescente de 14 ans tentant de s'interposer courageusement dans une rixe de racailles de quartiers venus en découdre, prend un coup de couteau au bas-ventre et en meurt.

Je pense au jeune Thomas de Crépol qui reçoit lui aussi un coup de couteau mortel, suite à une descente de racailles, venus en groupe de Romans, la ville voisine, régler des comptes et « planter du blanc » à la fête du village.

Je pense à Mégane 29 ans, agressée à son domicile du centre-ville de Cherbourg par un suiveur, Oumar, qui l'a frappée à de multiples reprises, au visage et sur le corps, avant de la violer plusieurs fois, notamment avec un manche à balai (viol avec actes de torture et de barbarie) ; résultat de l'agression : les médecins diagnostiquent chez la victime une perforation du colon, de l'intestin grêle, du péritoine et du diaphragme, un pneumothorax, des fractures aux côtes et un risque élevé de choc septique. Mégane a survécu, mais on imagine ce que sera son vécu futur.

Je pense à Fabienne, infirmière de 68 ans à la retraite, à Lille, agressée chez elle par un « mineur » étranger, frappée de 36 coups de couteau puis égorgée.

Je pense à Claire, jeune femme de 26 ans, violée dans l'entrée de son immeuble, proche du Parc Monceau, un quartier des plus sécurisés de Paris. Elle aura le courage de médiatiser son agression afin de dénoncer le laxisme des autorités judiciaires et politiques, son agresseur étant visé par une OQTF.

Et puis, madame, si je puis me permettre ce modeste conseil, il serait peut-être bon de mettre un peu de logique dans votre vie et accorder vos actes avec vos paroles. Par exemple, vivre dans le quartier proche du marché que les extra-européens se sont quasiment approprié, pour ne pas dire qu'ils l'ont squatté. Au milieu de ce dépaysement cosmopolite multiculturel et multiracial, vous pourriez partager intensément cet exaltant mélange des cultures auquel vous aspirez...

Je précise que cette voisine, que je ne connais pas plus que cela, habite un rez-de-chaussée praticable dans une résidence, son époux, handicapé, ne pouvant se déplacer qu'en fauteuil roulant. Pour transporter son mari, elle possède un van entièrement équipé, doté d'un élévateur électrique permettant de loger le fauteuil dans le véhicule ; plus une voiture pour les déplacements domestiques de madame. La résidence se trouvant dans un quartier encore tranquille (un ancien couvent réaménagé ayant connu plusieurs réaffectations, dont caserne, cité administrative...), elle est néanmoins protégée par un digicode extérieur, doublé d'une clé électronique pour les entrées intérieures, plus les appartements accessibles par clés ordinaires. À part cela, oui, vive le mélange des cultures, et plus belle sera la vie ; surtout quand, après avoir aboli les frontières et ouvert la France au monde entier, les Français éprouvent le besoin rassérénant de se barricader chez eux pour assurer leur sécurité !

Toujours dans la même période — il n'y a pas de répit chez les bisounours, belles âmes et esprits simples ou simples d'esprits, ne faisant souvent qu'un : quoi qu'il arrive, ils ont le cœur en bandoulière, toujours prêts à l'exhiber au premier venu ; ils ne voient rien, n'entendent rien, et rien ne peut les contredire. C'est le cas d'Alia et Fadel Faraj, un médecin de Briançon et son épouse, propriétaires d'une clinique pour enfants atteints de maladies pulmonaires, les Jeunes Pousses, dont les locaux avaient été transformés en maison d'accueil pour migrants. Les lieux ont été saccagés par les mêmes migrants et des squatters gauchistes ; des « dégâts considérables » confirme la presse ; et au vu des photos, les casseurs n'y sont pas allés de main morte.

Mais écoutons le témoignage de Madame Faraj (propos repris d'une vidéo ; entre tirets, le journaliste) ; « *Ils ont détruit les affaires, ils ont détruit les dons que les gens on fait pour aider les migrants... Je sais pas, moi c'est pas comme ça que j'ai aidé les migrants quand j'ai aidé le refuge. J'ai donné des belles affaires, j'ai donné des affaires toutes neuves, j'ai donné toutes les affaires qui étaient aux Jeunes Pousses, qu'on avait payées très cher, c'est pas normal je trouve. Et c'est une maison qu'on a payée, qu'on n'a pas fini de payer. On a mis tout notre travail, c'est toute notre vie qui est passée dedans. — On vous sent très attristée par la situation — Je suis très triste. Je suis triste (sanglot) parce que le refuge m'a trahie. Je les ai fait rentrer, j'étais très heureuse de les voir, de récupérer des choses pour les migrants ; après, regardez comment ils m'ont remerciée. Ils ont repéré, ils sont entrés dès que j'avais le dos tourné, je trouve que c'est pas normal. Ils n'ont pas respecté la maison, ils n'ont pas respecté que ce soit médical, ils n'ont pas respecté l'école à côté. Mon mari, le premier mot qu'il a dit quand il a su que c'est squatté, il a dit : mes dossiers, mon cabinet, les dossiers médicaux des gens, ils vont pas faire ça ! Je sais qu'ils vont respecter ça, et ils ont rien respecté. — Et aujourd'hui, est-ce que vous savez si vous allez pouvoir nettoyer ? — Non, je sais pas. J'avais espéré que ce qu'ils ont tout cassé qu'ils l'emmènent, au moins qu'ils le jettent par respect pour nous, pour la maison qu'ils ont détruit, puis pour les gens qu'ils ont ruiné, je croyais au moins qu'ils allaient emmener tout ça avec eux. Ils nous ont laissé en plus leurs excréments.*

*Je suis désarmée, je suis outrée, je suis triste. Vous imaginez dans quel état c'est ? Ce n'est pas comme ça qu'on fait de l'humanitaire ; ce n'est pas en dégradant et en détruisant les biens des autres. Pourquoi il y a autant de déchets derrière la maison ? C'est inhumain. Qui peut vivre là-dedans ? C'est pas comme ça qu'on fait venir les migrants ; j'ai toujours œuvré pour les migrants. J'ai toujours été pour le refuge, je n'ai jamais été contre. Pourquoi me faire ça ? »*

Que voulez-vous dire après cela ?... Bien sûr qu'on ne peut être que compatissant pour ce couple actif, trahi dans sa confiance. Comme ma voisine, les Faraj ont rencontré le mélange des cultures. Mais l'autre face, le choc des cultures. Comment peut-on être naïf à ce point ? Ce n'est

même plus de la naïveté, de la niaiserie ; ces gens sont complètement hors-sol (expression apparue au moment où l'on a commencé à créer des élevages concentrationnaires d'animaux de consommation) ; et même plus, ils sont hors du temps et de l'espace ; ils vivent sur une autre planète, la planète des bisounours ; ils devraient comprendre qu'à un certain moment l'excès de bonté feinte ou de générosité apparente, lorsqu'elle n'est pas intrinsèque à la personne (vivre selon des principes humbles) est un excès d'orgueil qui peut se retourner contre les individus et la société.

Trop bon, trop con, dit l'adage ; l'enfer est pavé de bonnes intentions dit un autre ; et les intentions ne sont pas toujours très claires ni très pures, surtout lorsqu'elles n'aboutissent pas, lorsqu'elles restent à l'état d'intentions, bonnes, certes, pour satisfaire la bonne conscience, mais pour le reste, inopérantes ou inappropriées ; derrière les fausses bonnes intentions il ne reste, bien réelle, que la dictature des bons sentiments, dictature misérabiliste, de ce misérabilisme de complaisance qui n'agit que sur l'émotionnel, court-circuitant la capacité réflexive propre aux gens dépourvus de la troisième neurone (neurone du bon sens), fussent-ils de brillants intellectuels ; au point qu'il est permis de se demander si les bisounours, avec leurs airs d'innocents aux mains pleines de leur irresponsabilité, ne sont pas plus dangereux pour la société que des cohortes de gauchistes enragés. Quand on additionne les gauchistes, les bobos, les bisounours, certains cumulant ces trois états de leur mental déliquescence, cela fait du monde dans un pays dit civilisé ; la fabrique du crétin sature l'espace social et culturel : la France en crève !

Il ne s'agit là que de quelques affaires criminelles de haute gravité dans la longue et interminable liste des méfaits se déroulant tristement au long de ces dernières années. On ne compte plus les agressions de toutes natures, harcèlements, viols, menaces, violence gratuite, vols, déprédations, attentats et suspicions d'attentats déjoués en permanence, dans une société ensauvagée et criminogène, frappée de déliquescence dans tous les compartiments de la vie.

Pour terminer, encore un exemple illustrant mon propos ; considérons-le comme la « cerise sur le gâteau », en guise de conclusion ou de pré-conclusion. Toujours à propos de l'affaire du jeune Thomas poignardé à mort, une intervenante à la télévision évoqua le meurtre du jeune homme en osant le comparer à la tragédie de *Roméo et Juliette*, de l'anglais William Shakespeare (on chercherait en vain la Juliette du drame !) ; elle reconnaitra cependant qu'il s'agit là de la mort d'un enfant de 16 ans, pour aussitôt relever que l'extrême droite allait se servir de ce fait divers qu'elle qualifia de « banal ». Oser dire à propos du meurtre de cet ado de 16 ans, son compatriote, poignardé à mort par un délinquant « français », que c'est un fait divers « banal », il faut avoir une sacrée dose d'occultation mentale ou avoir l'esprit complètement retourné. Le tout évoqué sur un ton badin montrant à quel point cette femme, historienne et sociologue des médias, directrice de recherche au CNRS, est encore de ces personnes hors du temps et de l'espace, malgré ou en raison de ses diplômes... Complètement déconnectée du monde des réalités, la madame : est-ce cela qu'on nomme « dissonance cognitive » ? Ou la maladie de ces gauchistes bobos confrontés en permanence à leurs propres contradictions ? Mieux ou pire, la fiche Wikipédia présente cette « scientifique » âgée de soixante-dix ans, comme étant directrice de recherche au sein du CNRS... au présent ! Qu'est-ce à dire ? Qu'elle émarge au CNRS en même temps qu'elle touche sa retraite ? Et de manière plus profonde, à l'âge d'être grand-mère, qu'est-ce qu'elle aura retenu de sa vie de fonctionnaire bornée aux seuls privilèges de son statut ? Combien d'hommes et de femmes comme elle ?

Les réseaux sociaux se sont déchaînés contre cette personne, allant jusqu'à l'accuser de wokiser la mort du jeune homme. Sous un article traitant de l'affaire, je note ce commentaire du Figaro : « *C'est tout le CNRS ! Déconnectés, gavés pour la plupart aux frais du contribuable*

*pour faire des expériences ludiques qui ne débouchent que très rarement sur quelque chose d'utile. À raser.* » Un sur trois. Et derrière, 293 autres commentaires dont on devine le ton, pour lesquels il faut payer. Or je refuse de déboursier le moindre kopek pour me documenter sur des plateformes d'informations abusivement subventionnées par l'État, ou étant la propriété d'oligarques eux-mêmes subventionnés comme de simples péquins assistés par l'État providence !

Je m'abstiendrai d'en rajouter, mais je ne peux résister au souvenir de cette anecdote que m'évoque le célèbre acronyme du CNRS : cet ouvrage vu en bibliothèque, il y a une trentaine d'année, signé d'une chercheuse du CNRS, directrice de recherche, traitant de l'usage des machines à laver domestiques. Et j'ai rêvé d'un poste de directeur de recherche au CNRS, si vous voyez ce que je veux dire. Ceci pour poser simplement cette question : quand est-ce qu'on réalisera un audit en profondeur sur les instituts de recherche publics du type CNRS, INRA, INSERM, INSTITUT PASTEUR, etc. ? Mais quel est donc ce haut personnage de l'État qui a dit : « La France n'a pas besoin de chercheurs, elle a besoin de trouveurs » ?

J'ai beau m'interroger, on ne me fera jamais admettre ce melting-pot culturel qu'on appelle « mélange des cultures » ou « enrichissement culturel » — venant la plupart du temps de gens qui ne connaissent même pas leur pays ! —, sauf à se renier soi-même, à renier sa race, sa culture, en un mot, renier son identité, ce qu'on est ontologiquement au plus profond de son être ; pas plus que je ne peux me reconnaître dans le vivre ensemble républicain qui consiste à vivre avec des gens avec lesquels nous n'avons rien de commun, issus de populations imposées arbitrairement que l'on doit subir de gré ou de force. Non ! S'il existe un vivre ensemble, alors c'est le vivre ensemble naturel, celui de la famille, de la patrie, celui des personnes que l'on choisit, avec lesquelles on partage nombre de points communs, de centres d'intérêts, portés par l'amitié ou la reconnaissance... Tout le reste n'est qu'hypocrisie et jobardise. (12, 2023) – forcefrancaise.com

---